

Nicolas Kokkomelis

Université Ionienne, Corfou, Département d'Histoire

Histoire et Rhétorique chez deux historiens mineurs du XVIII^e siècle : l'abbé Seran de La Tour, Richard de Bury et la fin du genre des *Vies* en France (1740-1760)

« L'histoire de la biographie est celle des sujets, c'est-à-dire des types d'acteurs qui sont progressivement entrés dans son domaine. »¹ Partant de cette définition de l'histoire de l'écriture biographique, il ressort que, à la lumière des personnages dont traitent les vies, les *Histoires* de l'abbé Seran de La Tour (ca. 1700-1775) et de Richard de Bury (1730-1794) appartiennent à la phase la plus classique, voire traditionnelle, de ce type d'écriture. En effet, en tant que *Vies* de grands hommes antiques, ces récits n'introduisent ni nouveaux sujets ni nouvelles pratiques. Produits intellectuels d'une érudition de caractère typique, les œuvres de Seran de La Tour et de Bury sont partagées entre deux coutumes contradictoires, comme des têtes de Janus, pour, d'un côté, perpétuer des références et des pratiques tirées d'un héritage alors en régression et, d'un autre, pour témoigner du nouveau commencement qu'annoncent les Lumières.

Si donc une certaine vivacité – ambivalente même – est repérable dans ce domaine de connaissances, pourquoi les années 1760 marquent-elles un *terminus ante quem* pour sa popularité ? Y a-t-on affaire à un changement de la *doxa* biographique ? Très certainement, oui.

Au vu de leur conception ambiguë du devenir des temps historiques, on dirait qu'avec Seran de La Tour et Bury on a affaire à un essoufflement analytique, au sens où leur vision des choses devient de plus en plus incompatible avec la réalité intellectuelle qui les environne. Serait-il donc opportun de parler d'un *archaïsme en mouvement* dans la mesure où les deux auteurs ont conscience du discrédit dans lequel tombe la tradition historiographique humaniste sans pour autant s'inscrire dans une philosophie de l'histoire ? Peut-être. Mais le fait demeure que le genre de la *Vie* évolue tout au long du XVIII^e siècle en tant que genre de convention.

Ces données éclairent suffisamment les raisons pour lesquelles les travaux abordés ici sont tombés dans l'oubli. Certes, Seran de La Tour et Bury sont des historiens mineurs ; mais pour être restés indécis face aux mutations qui survinrent au gré du déplacement de la valeur narrative historique des *res fictae* aux *res factae*, ils furent aussi en grande partie victimes de leur temps. Perplexes devant la question de la vérité historique, ils la façonnent chacun suivant leur goût, principalement politique, tout en restant fidèles à une causalité historique d'ordre exemplaire. De fait, leur compréhension du « métier d'historien » ne fait que confirmer la plasticité des critères

¹ Dinah Ribard, *Raconter, vivre, penser. Histoires de philosophes 1650-1766*, Paris, Vrin-EHESS, 2003, p. 37. Sur la situation du genre (ou sous-genre) de la *Vie* en France pendant cette période, voir Catherine Volpilhac-Augier, « D'*Histoire* en *Vie*. La biographie parmi les genres de l'histoire (XVII^e-XVIII^e siècles) », in Sarah Mombert et Michèle Rossellini (dir.), *Usages des vies. Le biographique hier et aujourd'hui (XVII^e-XXI^e siècle)*, Presses Universitaires du Mirail, 2012, p. 33-61.

employés dans leur effort pour légitimer une série d'idéaux anciennement prédéfinis. Dans ce contexte, l'essoufflement analytique correspond plutôt au passage d'un régime historiographique à un autre qu'à un manque effectif de qualités historiennes quelconques.

I. LES HISTOIRES DE L'ABBÉ SERAN DE LA TOUR : « ALLER AU-DELÀ DE PLUTARQUE ? »

Nos connaissances sur le personnage de l'abbé Seran de La Tour se limitent au fait qu'il fut proche de l'abbé Castel de Saint-Pierre. « Historien et littérateur », comme il figure dans les rares dictionnaires qui lui consacrent une entrée, il publia son œuvre entre 1738 et 1757. Elle est composée des ouvrages suivants : *Histoire de Scipion l'Africain* (Paris, 1738, seconde édition 1752) ; *Histoire d'Épaminondas* (Paris, 1739)² ; *Histoire de Philippe, roi de Macédoine* (Paris, 1740) ; *Amusements de la raison* (2 volumes, Paris, 1747-1752) ; *Mysis et Glaucé* (Genève, 1748) ; *Histoire de Catilina* (Amsterdam, 1749) ; *Parallèle de la conduite des Carthaginois à l'égard des Romains dans la seconde guerre punique avec la conduite des Anglais à l'égard de la France dans la guerre déclarée par ces deux puissances en 1756* (Paris, 1757) ; *L'Art de sentir* (2 volumes, Paris, 1762) ; et *Histoire du tribunat de Rome* (Amsterdam et Paris, 1774)³.

Si l'on retenait seulement ses œuvres « historiques », on dirait que Seran est un cas représentatif des enjeux auxquels se mesuraient à l'époque les gens qui entreprenaient d'écrire une *Vie* antique. Or, à en juger par les titres seuls, le modèle auquel il se référa fut incontestablement Plutarque. D'où le choix des personnages auxquels il consacre ses ouvrages : hommes politiques et militaires par excellence, Scipion, Épaminondas et Philippe correspondent à un modèle d'homme public dont la gloire et la renommée allaient de pair avec la perpétuation de l'autorité de la tradition classique⁴. Dans ses préfaces, Seran déclare ouvertement son inscription dans la lignée des continuateurs de l'auteur des *Vies parallèles* :

Tout ce que j'ai fait n'est que dans le goût de Plutarque, qui est toujours mon modèle. Cet Historien rapporte dans le plus grand abrégé les principales actions des Grands Hommes dont il parle. Il ne donne point leur vie, il n'en donne que le précis, encore passe-t-il

² Les *Histoires* de Scipion et d'Épaminondas sont suivies de commentaires du chevalier Folard à qui on doit aussi un commentaire des *Histoires* de Polybe (1727-1730). C'est dans l'*Histoire d'Épaminondas* aussi que paraît le *Discours sur les différences du grand homme et de l'homme illustre* de l'abbé Castel de Saint-Pierre, fait révélateur de l'intensité avec laquelle certains auteurs modernes revendiquent leur indépendance par rapport aux acceptions canoniques classiques.

³ Il est à noter toutefois que l'on attribue à Seran un autre ouvrage, publié anonymement, intitulé *Histoire de Mouley Mahamet fils de Mouley Ismael Roy du Maroc* (Genève, 1749), qui, par opposition à sa production « historique », démontre un intérêt pour des sujets non-antiques aussi, intérêt nourri très certainement par des questions d'actualité politique. Les raisons qui ont poussé Seran à faire paraître cet ouvrage sous l'anonymat nous échappent. Très certainement un sujet contemporain est moins glorieux et incite à davantage de prudence mais le peu de données ergo-biographiques sur l'auteur que nous possédons ne nous permet pas d'aborder cette question (pour l'instant au moins) plus en détail.

⁴ Hommes « publics » au sens où Plutarque fait dans ses *Vies parallèles* le « portrait moral en action de grands hommes d'État », Françoise Frazier, *Histoire et morale dans les Vies Parallèles de Plutarque*, Paris, Les Belles Lettres, 2016, p. 14.

souvent tout ce qui n'est pas propre à reformer les mœurs et à inspirer l'amour de la vertu.⁵

Cette histoire, qui « ne donne point leur vie » mais raconte les traits du caractère des grands, reste attachée à la distinction entre *vie* et *histoire* établie par Plutarque dans la *Vie d'Alexandre*⁶. Elle est, en d'autres mots, « une école de prudence [...] agréable, utile et profitable »⁷ qui « en peignant avec des couleurs bien vives et des nuances bien ménagées l'amour de la patrie, le courage, le désintéressement, la fermeté, la modération, la bienfaisance, le désir de la gloire, les douceurs qui y sont attachées, le bonheur que l'on en retire, donne aux hommes les meilleures leçons de vertu qu'ils puissent recevoir et les détermine plus sûrement à les pratiquer »⁸.

Toutefois, soudain, et après avoir revisité les lieux communs de l'historiographie « maîtresse de vie », le discours de l'auteur se radicalise, revendiquant son détachement des pratiques historiennes pour lesquelles il plaidait jusqu'ici. Ce changement de ton n'est pas bien sûr inexplicable – surtout si l'on se rend compte du climat querelleur qui régnait à l'époque parmi les hommes de lettres, divisés en « érudits » et « philosophes ». Or, les transformations qui eurent lieu aux niveaux culturel et sociopolitique en Europe et en France lors des premières décennies des années 1700 furent si radicales que dans le récit de l'*Histoire de Philippe*, Plutarque pouvait potentiellement compter parmi les premières victimes : « il est vrai [...] que je fais un peu plus que lui »⁹, déclare Seran, reflétant une confiance propre aux gens du XVIII^e siècle dans la mise en question des modes de pensée jusqu'alors dominants. Mais cette proposition, d'aller un peu plus loin – sinon au-delà – de Plutarque, aussi radicale soit-elle, trouve-t-elle son application dans la pratique effective de Seran ?

La réponse est non. Et moins encore dans la mesure où l'auteur, au lieu de se rapprocher de la réflexion historique des Lumières, se rattache à une vision coutumière de sa pratique sans arriver à formuler une critique qui mettra en question la validité ou la manière de faire des historiens qui l'ont précédé¹⁰. S'il en est ainsi, quelle fut sa vraie motivation ? Seran nous donne la réponse dans les lignes suivantes en citant Rollin, pour qui « il serait à souhaiter que quelque *Moderne* ait recueilli dans un ouvrage et suivi les différentes circonstances de la vie de Philippe répandue dans les Auteurs de l'Antiquité »¹¹. Autoproclamé *moderne*, Seran de La Tour semble alors avoir entrepris

⁵ Abbé Seran de La Tour, *Histoire de Philippe roi de Macédoine, père d'Alexandre pour servir de suite aux hommes illustres de Plutarque*, Paris, Briasson, 1740, « Préface », p. xvi.

⁶ « Nous n'écrivons pas des Histoires mais des biographies, et ce n'est pas surtout dans les actions les plus éclatantes que se manifeste la vertu ou le vice. Souvent, au contraire, un petit fait, un mot, une plaisanterie montrent mieux le caractère que des combats qui font des milliers de morts, que les batailles rangées et les sièges les plus importants », « Alexandre », 1, 2-3, texte établi et traduit par Robert Flacelière et Émile Chambry, Paris, Les Belles Lettres, 1975.

⁷ Plutarque, *Les Vies des hommes illustres, grecs et romains, comparées l'une avec l'autre, par Plutarque de Chéronée, traduites de grec en françois par Jacques Amyot*, Paris, Michel de Vascosan, 1559, « Aux lecteurs », n. p.

⁸ Abbé Seran de La Tour, *Histoire de Scipion l'Africain pour servir de suite aux hommes illustres de Plutarque*, Paris, Didot, 1738, « Préface », p. xiv-xvi.

⁹ Abbé Seran, *Histoire de Philippe, op. cit.*, « Préface », p. xvi.

¹⁰ Seran juge qu'il est inutile de parler « de l'autorité des Historiens que j'ai consultés. Plutarque, Dion, Florus, Valère Maxime sont connus de tout le monde ». Quant à ses contemporains, il évoque Charles de l'Écluse (le continuateur de Plutarque dans les éditions d'Amyot), Jacques de Turreil, l'abbé Vertot, l'abbé Gédoyen, et Rollin, son grand modèle de composition. Le constat que ceux-ci sont tous des *anciens* porte davantage atteinte au caractère novateur de ses compositions.

¹¹ Abbé Seran, *Histoire de Philippe, op. cit.*, p. x (nous soulignons).

la tâche, appuyé par un manifeste méthodologique, qui, bien entendu, à l'époque n'était pas propre à lui seul :

Examen réfléchi sur le choix des Auteurs, trop souvent difficiles à concilier, exactitude à ne rendre que ce qu'ils rapportent, économie dans la distribution des faits, attention à ménager, à suspendre, à conserver l'intérêt dans les événements qui touchent ou qui plaisent, sévérité pour la diction, pour les pensées, pour les réflexions.¹²

Malgré la longueur des déclarations dans les préfaces, force est de constater que cette définition ne porte en elle rien de novateur – tout au contraire. Car au sens où une prise de position fait coïncider l'écriture historique avec l'usage des sources sans néanmoins la débarrasser de ses attributions poétiques et rhétoriques (plaire et instruire, pensées, réflexions), elle ne s'éloigne pas du modèle historiographique poético-rhétorique promu par les théoriciens du genre au XVII^e siècle.

L'effort reste donc inachevé – et l'*antiquité* l'emportera finalement sur le *modernisme*. Expression ultime de son archaïsme intellectuel et morphologique, Seran insérera des *Parallèles* à la fin de ses *Histoires* soit mettant Philippe au côté de César (par opposition à Plutarque chez qui on retrouve le couple Alexandre-César) soit confrontant Scipion à Épaminondas. Pris comme le miroir l'un de l'autre pour « avoir véritablement créé leur grandeur ; [pour] avoir aspiré, ou plutôt réussi, contre toute apparence, à changer la face, l'un de la Grèce, l'autre de Rome »¹³, Philippe et César représentent en réalité deux expressions du même idéal *illustre* dont Seran a entrepris de « rendre compte [...] dans le projet d'un Recueil général des vies des grands hommes »¹⁴. La conclusion que ses *hommes illustres* sont (ou plutôt doivent être) des modèles (ou des contre-modèles) est évidente.

Le choix du genre des *Vies* pour que le lustre de leurs vertus s'éternise va alors de soi. Et la déclaration d'aller « au-delà de Plutarque » devient, paradoxalement, synonyme d'une écriture exemplaire, édifiante, toujours destinée aux grands et, avant tout, essentiellement moralisatrice.

II. RICHARD DE BURY : L'ANTIPHILLOSOPHE

Richard de Bury est né à Paris en 1730. Avocat et homme de lettres, il évolua dans la capitale et fut un des protégés du comte de Bernstorff, homme d'État et ambassadeur du Danemark. Comme auteur, il fit son apparition avec sa *Lettre à M. de Voltaire au sujet de son abrégé de l'histoire universelle*, Londres, 1755. L'année suivante, il publia un *Essai sur la vie de Jules César*, réédité en 1758 et enrichi d'une *Dissertation sur la liberté, où l'on montre les avantages du gouvernement monarchique sur la république*. Puis, il donna une *Lettre au sujet de la découverte de la conjuration contre le roi de Portugal* (1759), une *Histoire de Philippe et d'Alexandre rois de Macédoine* (1760, seconde édition 1786) et un *Éloge historique de Sully* (1763) qui a provoqué la réaction de Voltaire. Les parutions en 1765 de l'*Histoire de la vie de Henry*

¹² Abbé Seran, *Histoire d'Épaminondas pour servir de suite aux hommes illustres de Plutarque*, Paris, Didot, 1739, « Préface », p. xii-xiii.

¹³ Abbé Seran, *Histoire de Philippe*, *op. cit.*, p. 368.

¹⁴ Abbé Seran, *Histoire de Scipion*, *op. cit.*, p. xxii.

IV en deux volumes (rééditée en 1766, 1767, 1769 et 1779) et, en 1767, de l'*Histoire de la vie de Louis XIII*, furent l'occasion de nouveaux sarcasmes proférés non seulement par Voltaire mais aussi par Grimm et La Beaumelle. L'auteur rebondit en 1769 avec sa *Lettre sur quelques ouvrages de M. de Voltaire* et en 1771 avec une autre lettre *Sur les ouvrages philosophiques [de Voltaire] condamnés par l'arrêt du Parlement du 18 août 1770*. Vers la fin de sa vie, il publia une *Histoire abrégée des philosophes et des femmes célèbres* (1773), l'*Histoire de saint Louis, roi de France, avec un abrégé de l'Histoire des Croisades* (1775), quelques livres pour la jeunesse et un *Essai historique et moral de l'éducation française* (1777). Bury, qui, si l'on en croit un de ses biographes, « a laissé une œuvre historique du dernier médiocre, mais à laquelle les critiques de Voltaire, de La Beaumelle et de Grimm ont donné une sorte de célébrité »¹⁵, mourut en 1794.

Auteur « antiphilosophe »¹⁶, Richard de Bury défendit ses positions historiographiques passionnément. À ce titre, il est à souligner que, contrairement aux dits de son biographe, sa « médiocrité » ne correspondait en aucun cas à un discrédit généralisé de ses positions auprès des cercles savants de Paris. Tout au contraire ; la réception positive de ces œuvres par les *Journaux* l'indique d'ailleurs clairement¹⁷. De plus, il faisait partie d'un ensemble d'hommes de lettres qui s'opposait massivement aux idées mises en avant par les représentants de la nouvelle philosophie. Or ce groupe comptait, entre autres, Fréron, Clément et Linguet – auxquels on devrait ajouter Chaudon, Nonnotte et Viret¹⁸.

L'*Histoire de Philippe et d'Alexandre le Grand* n'est donc pas le produit intellectuel d'un esprit solitaire. Elle correspond plutôt à une œuvre qui reflète plus qu'une période, un état d'esprit rigide et souvent querelleur. Dédiée à Frédéric V de Danemark, elle s'ouvre sur une affirmation qui laisse peu de doute sur son orientation « épistémologique » et politique :

De tous les ouvrages qui font l'occupation des Gens de Lettres, il n'en est point de plus noble et de plus beau que l'Histoire, puisqu'elle sait rendre justice au mérite, en transmettant à la postérité les actions mémorables ; il n'en est point en même temps de plus digne de fixer l'attention des Princes. Les exemples qu'elle leur présente sont destinés à orner leur esprit, former leur jugement, et donner un nouveau lustre aux vertus qu'ils possèdent.¹⁹

Tout y est clair : l'histoire, c'est-à-dire la grande histoire, est celle des princes et des hommes d'État ; paradigmatique et destinée à émettre des jugements, elle est en réalité cette grande école où les dirigeants des États puiseront dans l'expérience du passé,

¹⁵ « BURY ou BURI (Richard de) », *Biographie Universelle, ancienne et moderne, nouvelle édition, publiée sous la direction de M. Michaud, revue, corrigée et considérablement augmentée d'articles omis ou nouveaux*, Paris, A. Thoissier Desplaces, éditeur, tome sixième, 1843.

¹⁶ Sur les « antiphilosophes », voir Didier Masseur, *Les ennemis des philosophes. L'antiphilosophie au temps des Lumières*, Paris, Albin Michel, 2014.

¹⁷ Voir *Lettre sur quelques ouvrages de M. de Voltaire. A critical edition by Marc Serge Rivière*, Townsville (Australia), James Cook University of North Queensland [coll. Capricornia, n° 10], 1992, p. 10-21.

¹⁸ Sur la diversité effective du camp antivoltairien voir, à titre indicatif, Dieter Gembicki, « La polémique autour de l'*Essai sur les mœurs* (de Bury, Verney, Nonnotte) », in Ulla Kölving et Christiane Mervaud (dir.), *Voltaire et ses combats*, 2 vol., Voltaire Foundation, Oxford, 1997, II, p. 1289-1304.

¹⁹ Richard de Bury, *Histoire de Philippe et d'Alexandre le Grand, Rois de Macédoine*, Paris, d'Houry, 1760, « Épître au très illustre Monarque Frédéric V roi de Danemarck », p. i-ii.

censée éclairer le présent et l'avenir. Par conséquent, Philippe et Alexandre, sujets du récit, sont les *exempla* à l'aide desquels ce message, didactique et moral, se véhiculera. En réalité, étant donné que l'ouvrage est conçu dans l'objectif unique de cultiver le profil de Philippe comme homme d'État exemplaire, le récit se réduit au recensement des vertus qui s'accumulèrent dans sa personne pour qu'il mérite cette distinction²⁰.

Une fois le cadre de références établi, la voie est ouverte pour que l'auteur introduise son projet, à savoir, « de faire connaître le caractère de ceux dont il parle, en rapportant toutes les actions qu'ils ont faites, sans passer sous silence ou déguiser celles qui méritent d'être blâmées »²¹. Sans surprise, l'insistance sur le *caractère* nous mène, dans son cas aussi, directement vers Plutarque. La conclusion que Bury ne cherche pas tant à y écrire une *Histoire* du macédonien que de peindre son portrait moral vient alors de soi : « je ne prétends pas disculper ce Prince sur l'irrégularité de ses mœurs et les plaisirs auxquels il ne se livrait que trop souvent [...]. Le premier et le plus grand de tous [ses vices], fut son ambition démesurée qui le fit chercher toutes sortes de moyens afin d'augmenter ses États », souligne-t-il²². Pourtant, et on ne saurait s'en étonner, son évaluation du Macédonien reste plus que positive ; on la qualifierait même d'admiration. Certes, « de tous les hommes illustres que la Grèce a produits, Épaminondas a peut-être été le plus grand et le plus recommandable, tant par ses actions éclatantes, que par les véritables vertus qu'il possédait », mais son héros, modèle éternel de conduite politique, est « un Prince actif, courageux, laborieux, vigilant et prudent »²³.

Très évidemment, ce *Philippe* s'engage politiquement aux antipodes de celui de Seran de La Tour. Partisan fervent de la monarchie, Bury, par cette contribution à la contre-attaque menée par le camp érudit et conservateur, s'inscrit aussi dans cette perspective. À ce propos, il suffit de rappeler que sa *Lettre sur les ouvrages philosophiques condamnés par l'arrêt du Parlement du 18 août 1770* vise le patriarche des philosophes sous prétexte que les ouvrages de celui-ci « attaquent directement les Souverains, les Lois, le Gouvernement et la Société » et qu'ils « ne tendent qu'à introduire dans les États une anarchie capable, s'il était possible, d'y causer des révolutions »²⁴. Traditionaliste dans ses visions politiques, l'auteur trace le portrait de son Philippe aux couleurs d'un idéal absolutiste analogue à celui auquel aspirait son contemporain Linguet²⁵.

Ancien par sa conception de l'histoire et de ses méthodes, Richard de Bury vient de la sorte valider la conviction de Voltaire, son adversaire, selon laquelle « le grand procès des anciens et des modernes n'est pas encore vidé »²⁶. Certes, le règne pacifique de Frédéric V, son dédicataire, pour coïncider avec le début des Lumières au Danemark,

²⁰ Citons-en quelques-unes : « il avait beaucoup de courage » ; « possédait au même degré la valeur et l'humanité » ; « introduisit les arts nécessaires et utiles » ; « rendait la justice avec beaucoup d'équité et d'exactitude » ; « possédait des notions nécessaires de Philosophie, d'Histoire, de Politique, d'Éloquence et de Poésie » et, par conséquent, « surpassa tous les Rois de Macédoine, non seulement en prospérités, mais aussi en bonté et en modération », *ibid.*, p. 187-190.

²¹ *Ibid.*, « Préface », p. xiii.

²² *Ibid.*, p. 179-180 et p. 185.

²³ *Ibid.*, p. 8 et p. 173 respectivement pour les deux extraits.

²⁴ Richard de Bury, *Lettre sur les ouvrages philosophiques condamnés par l'arrêt du Parlement du 18 août 1770*, La Haye, s.n., 1771, p. 4.

²⁵ Sur Linguet voir Luciano Guerci, « Linguet storico della Grecia e di Roma », *Rivista Storica Italiana*, n° 93 (1981), p. 615-679, et Pierre Briant, *Alexandre des Lumières. Fragments d'histoire européenne*, Paris, Gallimard [coll. « NRF essais »], 2012, p. 112-124 *sqq.*

²⁶ « Anciens et Modernes », *Dictionnaire philosophique*, t. 1, *Œuvres complètes*, t. 7, Paris, Th. Desoer, 1817, p. 236.

marque une sorte d'âge d'or ; mais l'attachement de l'auteur aux idéaux absolutistes ne lui permettait pas de voir (ouvertement au moins) dans son personnage un « despote éclairé » – c'est pour cela d'ailleurs que l'*Histoire de Philippe et d'Alexandre le Grand* renvoie plutôt à un « miroir de princes » qu'à une quelconque histoire philosophique²⁷. Pour Bury, historien et homme de lettres, seuls les grands exemples comptent ; et Philippe de Macédoine est pour lui, bien plus qu'un *exemplum*, un contemporain.

III. LE GENRE DES *VIES*, UN MODÈLE RHÉTORIQUE CONVENTIONNEL ?

Les œuvres de l'abbé Seran de La Tour et de Richard de Bury sont, certes, des œuvres historiques. Les sources antiques, souvent exhaustivement citées, en forment la base et la matière s'organise sur un ordre strictement chronologique. Mais elles sont aussi des *Vies* au sens où elles appliquent une vue morale sur leurs objets comme conséquence immédiate de leur ascendance plutarquienne et de leur engagement politique. C'est par leur inscription dans cette tradition que les deux auteurs recourent aussi à des schémas expressifs empruntés à la tradition rhétorique, même s'ils plaident, dans leurs introductions et préfaces, pour une histoire méthodologiquement rigoureuse.

« Plaire, instruire, émouvoir »

Plus particulièrement, pour les historiens qui embrassent la conception traditionnelle de l'histoire, dont Seran de La Tour et Richard de Bury, celle-ci fixe ses objectifs conformément aux fins de la rhétorique : *placere*, *docere* et *movere*. Sur le plan historiographique, deux exceptions ont résisté à cette tradition : les théoriciens érudits qui s'opposaient à l'emploi d'éléments rhétoriques dans le récit historique, tels Bodin, et les « historiens de la cour » qui entendaient l'histoire comme une opération à la fois véritable et artistique, mais absorbée par l'unicité référentielle de la figure du monarque²⁸.

Par rapport à l'idée qui faisait de l'histoire un exercice d'ordre poético-rhétorique, ces deux positions restèrent, certes, minoritaires. En plein XVIII^e siècle par exemple, Mably ne laissait aucun doute quant à la vitalité dudit principe : « pour instruire [les hommes], il faut leur plaire et les attacher »²⁹. Les auteurs que nous

²⁷ Sur les « miroirs des princes », voir, à titre indicatif, Catherine Volpilhac-Augier (dir.), *La Collection Ad usum Delphini. L'Antiquité au miroir du Grand Siècle*, Grenoble, ELLUG / Université Stendhal, 2000 ; Ran Halévi (dir.), *Le savoir du Prince du Moyen Âge aux Lumières*, Paris, Fayard, 2002, et Chantal Grell, « L'éducation des princes et l'héritage du passé », in Marc Fumaroli et Chantal Grell (dir.), *Historiographie de la France et mémoire du royaume au XVIII^e siècle* (actes des journées d'étude des 4 et 11 février, 4 et 11 mars 2002, Collège de France), Paris, Honoré Champion, 2006, p. 261-304.

²⁸ L'« historiographie de la cour » est un genre historico-littéraire par excellence rhétorique. Néanmoins, sa perspective presque exclusivement encomiastique impose que le principe du *placere*, *docere*, *movere* se mette au second plan au profit de la mise en marche d'une machinerie symbolique dont le produit verbal (par opposition aux œuvres « proprement historiques » de l'époque) repose moins sur la *dispositio* et encore moins sur l'*inventio*, que sur l'*elocutio* et la « mise en scène ». Sur l'historiographie de la cour, voir l'œuvre fondamentale de Louis Marin, *Le portrait du roi*, Paris, Éditions de Minuit, 1981, et, entre autres, Christian Jouhaud, *Les pouvoirs de la littérature. Histoire d'un paradoxe*, Paris, Gallimard [coll. « NRF Essais »], 2000, p. 151-250.

²⁹ *De l'étude de l'histoire ; De la manière d'écrire l'histoire, Œuvres complètes de l'abbé de Mably*, Lyon, J. B. Delamollière, 1792, t. 12, p. 467. Voir aussi le jésuite Rapin : « Si l'Historien mêle dans sa narration quelque chose d'agréable, ce ne doit pas être pour corrompre la vérité, mais pour l'embellir et

examinons ne pouvaient pas échapper à la règle. Seran de La Tour argumente en faveur de la pertinence du schéma, lorsque dans son *Scipion* il énonce :

Que l'on rende l'histoire intéressante, tout le monde s'empressera à la lire ; l'instruction que l'on reçoit du plaisir de la lecture, ne coûte moyennant cela presque rien aux lecteurs, tandis que leur esprit s'occupe agréablement, leur cœur se forme insensiblement à la vertu, et presque sans s'apercevoir qu'il étudie.³⁰

Ainsi pour Bury qui affirme ne connaître

que trop combien cette *simple exposition des faits* exige de soins, de peines, et de travaux, pour se présenter au lecteur éclairé et délicat, avec cette grâce et ces fleurs faites pour lui plaire et l'attacher.³¹

Il est à noter toutefois que pour les historiens du XVIII^e siècle l'annexion de l'histoire à la rhétorique ne renvoyait pas à une codification des règles de l'écriture historique. Il s'agit d'un *topos* ancien, la rhétorique n'impose pas de règles à l'histoire – pas plus que l'histoire à la rhétorique³². Or, l'attachement de la première à la seconde ne sert pas tant à rédiger un *canon* de l'écriture historique qu'à satisfaire à sa double vocation, à savoir disposer à la morale et inciter à l'imitation. Et justement, c'est par l'accomplissement de cette seconde fonction que l'histoire maîtresse de vie relève également du *movere*. Directement lié à la volonté explicite des historiens de toucher le lecteur et de l'inciter au bien, le *movere* revient ordinairement dans les textes théoriques de la tradition à laquelle Seran et Bury s'attachent. Le motif, que l'on répertorie chez Cicéron et chez ses continuateurs du XVI^e siècle, en est justement la justification du recours aux schémas empruntés à la rhétorique et notamment à la harangue et aux portraits. Entendons Richard de Bury :

Si je m'étais uniquement attaché à décrire ses conquêtes [il se réfère à Alexandre] qui sont la plus considérable partie de son histoire, la narration serait à la fin devenue languissante. J'ai cru pour la ranimer et suppléer à la stérilité des faits, pouvoir me livrer à quelques digressions qui m'ont paru se rapprocher de mon objet principal, telles que le portrait d'Épaminondas, ceux d'Aristote, de Démosthène et de Diogène, l'éducation d'Alexandre et l'Histoire des Amazones. Lorsque ces sortes de digressions sont bien placées, elles font un bel effet dans un Ouvrage.³³

Inscrits dans ce cadre de références, Bury et Seran partagent un même objectif : montrer, conformément à l'esprit de l'auteur du *Traité des études*, qui fut « le plus grand homme de l'antiquité », réactivant, de fait, le schéma rhétorique de l'« excitation

pour la faire mieux », *Instructions pour l'histoire*, Paris, S. Mabre-Cramoisy, 1677, p. 30-31. Pour un panorama de l'influence que le *topos* « plaire et instruire » a exercé sur l'historiographie classique, voir Béatrice Guion, *Du bon usage de l'histoire : histoire, morale et politique à l'âge classique*, Paris, Honoré Champion, 2016.

³⁰ Abbé Seran, *Histoire de Scipion l'Africain*, *op. cit.*, p. xxxi-xxxii.

³¹ Richard de Bury, *Histoire de Philippe et d'Alexandre le Grand*, *op. cit.*, p. v-vi (nous soulignons).

³² Cicéron, *L'Orateur*, xxxiv, 120, p. 41 : « Qu'il [l'orateur] apprenne également l'ordre des événements et de l'histoire du passé [...] Le rappel de l'antiquité et l'allusion aux précédents historiques ajoutent au discours, avec beaucoup d'agrément, à la fois de l'autorité et du récit », *Du meilleur genre d'orateurs*, texte établi et traduit par Albert Yon, Paris, Les Belles Lettres, 1964.

³³ Richard de Bury, *Histoire de Philippe et d'Alexandre le Grand*, *op. cit.*, p. xvii.

des passions »³⁴. Or, personne ne pourrait refuser à l'abbé Seran de La Tour la régularité de la déclaration selon laquelle « je n'ai rien négligé de tout ce qui a dépendu de moi pour rendre celle-ci [*Histoire de Philippe*] aussi agréable, aussi intéressante et sur tout aussi utile que les autres ; ce qui doit toujours être le premier objet »³⁵.

Rhétorique des Vies

Si cette dimension rhétorique surgit clairement comme conséquence de leur engagement politique et de leur horizon intellectuel, le dernier point qui reste à étudier est celui de la classification des *Histoires* de l'abbé de Seran de La Tour et de Richard de Bury selon la perspective des trois *genera causarum*. Le point que nous allons défendre est que nos historiens participent des trois *genera* à titre égal.

Parlons d'abord du discours épideictique qui, d'après la taxinomie ordinaire, se construit avec l'objectif d'émouvoir l'auditoire. Pour Charles-Olivier Stiker-Metral, cette association est inhérente aux compositions qui obéissent aux principes de l'historiographie dite classique : « l'Histoire est une source de l'épideictique, soit qu'il s'agisse de faire l'éloge d'un grand homme du passé, soit qu'il s'agisse d'utiliser le grand homme comme point de comparaison de l'éloge »³⁶. Cette déclaration s'appuie sur l'exploitation de la dynamique assertive du *paradigme* platonicien à travers la confirmation de l'analogie sémantique entre temps passés et temps présent³⁷. En effet, pour Seran de La Tour et Bury il ne s'agit pas seulement de faire l'éloge de leur Philippe ou de leur Scipion mais aussi de s'en servir pour réussir, chacun, son projet politique à travers un jeu de métaphores historiques : c'est sur ce plan épideictique par exemple que le premier énonce des jugements sur les constitutions et les mœurs de Rome et de Carthage³⁸ et que le second entreprend la défense et la réhabilitation de Philippe contre les ennemis de la monarchie³⁹.

Investis de la sorte simultanément des qualités de l'exemple et de l'exemplaire, les *hommes illustres* de Seran de La Tour et de Bury non seulement exploitent le schéma de la comparaison mais aussi réaffirment la validité de la conception selon laquelle la lecture de l'histoire conduit au désir de la vertu. Par conséquent, c'est encore le genre épideictique, comme agent de motivation, qui est à l'œuvre dans leurs *Histoires*. Autrement dit, c'est l'épideictique qui assure à l'histoire maîtresse de vie son caractère

³⁴ Voir à ce propos Charles Guérin, « *Ipse aedere videris* : nature, technique et manifestation des émotions dans la rhétorique cicéronienne », *Organon*, n° 36 (2007), p. 37-54.

³⁵ Abbé Seran, *Histoire de Philippe*, *op. cit.*, p. xxiv.

³⁶ Charles-Olivier Stiker-Metral, « Les leçons de l'Histoire : histoire, rhétorique et morale (XVI^e-XVII^e siècles) », in Gérard Ferreyrolles (dir.), *Littérature et histoire au XVII^e siècle*, *Dalhousie French Studies*, n° 65 (2003), p. 45-57, ici p. 49.

³⁷ Nous suivons ici la distinction entre *paradigme* et *preuve* proposée par Alexandre Gefen. Le premier, à l'œuvre chez Platon, renvoie directement à une fonction affirmative, synonyme de l'idée ; la seconde, aristotelicienne, est – avec l'enthymème – un moyen rhétorique de persuasion. « L'adieu aux exemples : sérendipité et inexplorité de la littérature moderne », in Éric Bouju, Alexandre Gefen, Guiomar Hauteceur, Marielle Macé (dir.), *Littérature et exemplarité*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2007, p. 249-261.

³⁸ C'est le cas de la « Comparaison de la constitution des républiques de Rome et de Carthage avec le parallèle des mœurs des Romains et des Carthaginois du temps de la seconde guerre punique », empruntée au modèle polybien, qui conclut l'*Histoire d'Épaminondas* et dont l'issue est, bien entendu, favorable pour Rome.

³⁹ Sur le genre des *Parallèles* comme « art de l'analogie », voir Marc-André Bernier, « Lumières et histoire ou les métamorphoses de l'exemplarité », in T. Coignard, P. Davis, A. C. Montoya (dir.), *Lumières et histoire*, Paris, Honoré Champion, 2010, p. 7-21.

exemplaire.

Mais, dans la *Vie de Timoléon*, Plutarque inscrit aussi la biographie dans le genre délibératif. Voici alors le deuxième point qui mérite d'être souligné :

L'histoire des grands hommes est comme un miroir que je regarde pour tâcher en quelque mesure de régler ma vie et de la conformer à l'image de leurs vertus. M'occuper d'eux, c'est, ce me semble, comme si j'habitais et vivais avec eux, lorsque grâce à l'histoire recevant pour ainsi dire sous mon toit chacun d'eux tour à tour et les gardant chez moi, je considère « *comme il fut grand et beau* » et lorsque je choisis parmi ses actions les plus importantes et les plus belles à connaître. « *Oh ! est-il un plaisir plus grand que celui-là* », plus efficace pour réformer les mœurs ?⁴⁰

Dans la codification classique et humaniste, c'est ce recours à l'exemple historique qui fait que l'histoire ressortit aussi au genre délibératif⁴¹. Ce raisonnement nous amène à distinguer deux phases successives dans la consolidation sémantique et narrative de l'exemple : dans la première, dominée par l'épidictique et ancrée dans le présent, l'*exemplum* se définit en se désignant comme entité achronique : « nous faisons le panégyrique d'hommes qui ont agi », enseignait Aristote⁴². Dans la seconde, où règne le délibératif, et qui s'attache au futur par définition, la valeur paradigmatique du même *exemplum* se concrétise par la mobilisation du principe de la *mimesis* : « les exemples conviennent au genre délibératif car c'est d'après le passé que nous augurons et préjugeons l'avenir »⁴³.

Il ne serait donc pas abusif de considérer que les ressorts épидictiques et délibératifs de l'écriture historique ne sont pas équivalents mais complémentaires, au sens où ils interviennent dans des phases distinctes du processus d'exemplification. Cette thèse se confirme davantage si l'on accepte le rapprochement entre les *Histoires* de nos auteurs et le genre des *Vies*, un genre exemplaire par excellence, dont l'objectif est le même que celui de la philosophie morale. Plutarque, mais aussi Sénèque, ayant été les références inégalables dans ce champ, nous avons vu combien Seran de La Tour et Bury sont redevables à l'idée qui veut que la biographie traditionnelle montre « les signes de l'âme » des grands hommes. Or tout comme dans la *grande histoire*, dans le cas des récits examinés ici aussi, le processus sémantique qui consiste à souligner ces traits du caractère qui rendent un homme exemplaire, relève simultanément de l'épidictique et du délibératif⁴⁴.

Certes, les frontières entre épидictique et délibératif sont moins claires que nous ne les décrivons ici ; néanmoins, et pour ce qui concerne les œuvres que nous parcourons, nous ne saurions négliger l'interdépendance apparente des deux genres rhétoriques. Une interdépendance qui se construit et se développe dans le cadre d'une

⁴⁰ « Timoléon », 1, 1-3, texte établi et traduit par Robert Flacelière et Émile Chambry, Paris, Les Belles Lettres, 1966.

⁴¹ Voir aussi Cicéron pour qui l'histoire relève du délibératif parce que « celui-ci est fait en quelque sorte pour la montre et en vue de la délectation de l'auditoire », *L'Orateur*, *op. cit.*, xi, 37, p. 14.

⁴² Aristote, *Rhétorique*, texte établi et traduit par M. Dufour, Paris, Les Belles Lettres, 1991, I, 113, 1367b.

⁴³ *Ibid.*, I, 114, 1368a.

⁴⁴ Sur la question des relations très étroites entre biographie et épидictique voir les travaux de Theodore C. Burgess qui, quoiqu'ils concernent le monde antique, sont encore des nos jours d'une importance majeure, notamment « Epideictic Literature », in *Studies in Philology*, Chicago, University of Chicago Press, 1902, p. 89-261 (et surtout 102-157).

histoire paradigmatique et qui a comme objectif la meilleure communication possible de sa charge moralisatrice. Sur le plan narratif alors, l'attribution délibérative des œuvres de Seran et de Bury sert d'argument pour la conduite des lecteurs au même titre que d'exemple – ou, pour reprendre les mots d'A. Kibédi-Varga, chez nos deux auteurs « le texte tient lieu d'une preuve »⁴⁵.

Troisièmement, la biographie telle que nous l'entendons ici participe aussi du genre judiciaire. Ce dernier, embrassant des situations qui s'adressent à un public considéré comme tribunal, s'attache à rapporter des événements accomplis. Partant de cette référence passéiste, le discours épideictico-délibératif se tourne vers le genre judiciaire à partir du moment où son auteur entreprend de raconter la vie de son objet (dans notre cas de Philippe, Épaminondas ou Scipion) en prenant sa défense. Or, dans le récit historique ou biographique, le recours à la narration judiciaire est justifié seulement dans des situations où la vie du grand homme est susceptible d'évaluation, en d'autres termes d'admiration ou de condamnation. Sur ce plan, force est de constater que pour ce qui est des *Vies* d'Épaminondas ou de Scipion ces conditions ne se rencontrent pas. Dès lors qu'ils ont tous deux été élevés au rang d'*exempla* hors pair depuis l'antiquité, leur valeur ne pourrait être mise en question puisqu'une telle action coïnciderait avec la mise en cause des fondements propres du régime de l'*historia magistra*.

Pour les deux généraux, le recours à l'épideictique, puis au délibératif, est en effet suffisant pour que leur postérité demeure immuablement paradigmatique. Dans la « Préface » de son *Épaminondas* par exemple, Seran de La Tour introduit ainsi son héros : « Épaminondas était un de ces héros de l'antiquité dont M. de la Bruyère a dit qu'il est difficile de décider s'ils doivent plus à l'Histoire, que l'Histoire ne leur est redevable. Si elle a embelli leurs actions de ses plus magnifiques ornements, ils lui ont fourni le riche fonds de ces embellissements »⁴⁶. L'exaltation mimétique qui en découle l'emporte clairement sur toute prétention de défense ou d'apologie.

Par opposition aux *Épaminondas* et aux *Scipions* néanmoins, la figure de Philippe s'avérait bien plus problématique. Son caractère irrégulier était en contradiction avec l'idéal du grand homme paradigmatique et pesait lourd sur son évaluation morale et politique, malgré ses succès incontestables sur les champs de bataille⁴⁷. En effet, Jacques de Tourreil et Rollin, les maîtres et sources avec lesquels nos deux auteurs dialoguaient, comptent parmi les auteurs soulignant la médiocrité de son tempérament – une position qui, il faut le souligner, contredisait le jugement de Cicéron, pour qui Philippe fut plus grand homme qu'Alexandre le Grand⁴⁸. Tourreil par exemple, quoiqu'il l'admirât, le jugeait « trop faible et trop habile pour viser

⁴⁵ A. Kibédi-Varga, « Rhétorique et narration », in Christian Wentzlaff-Eggebert (dir.), *Le langage littéraire au XVII^e siècle. De la rhétorique à la littérature*, Tübingen, Gunter Narr Verlag, 1991, p. 279-286, ici p. 281.

⁴⁶ Abbé Seran, *Histoire d'Épaminondas*, *op. cit.*, « Préface », p. i.

⁴⁷ Sur les enjeux autour de la figure de Philippe, et surtout d'Alexandre le Grand, voir Pierre Briant, *Alexandre des Lumières*, *op. cit.* ; Chantal Grell et Christian Michel, *L'École des Princes ou Alexandre disgracié*, Paris, Les Belles Lettres, 1998, qui, quoique inscrit dans une perspective autre que la nôtre, est d'une grande utilité pour des raisons analytiques et bibliographiques ; et Catherine Gaullier-Bougassas (dir.), *La fascination pour Alexandre le Grand dans les littératures européennes (X^e-début du XVI^e siècle). Réinventions d'un mythe*, Turnhout, Brepols [coll. « Alexander redivivus », n° 5], 2014, 4 vol.

⁴⁸ « Philippe, roi de Macédoine, fut certes dépassé par son fils en exploits et en gloire, mais je constate qu'il fut supérieur en affabilité et en bonté », *De officiis*, texte établi et traduit par Maurice Testard, Paris, Les Belles Lettres, 1974, I, 90.

ouvertement à son but, n'employant d'abord que la ruse et la feinte »⁴⁹, alors que Rollin concluait en se demandant : « quelle honteuse distinction pour un prince, que celle d'être plus artificieux, plus dissimulé, plus profond en malice, plus fourbe qu'aucun de son siècle, et de laisser de lui cette idée infamante à la postérité »⁵⁰.

C'est en réfutant ces accusations à l'encontre d'un Philippe immoral et peu vertueux que l'abbé Seran de La Tour mais surtout Richard de Bury entreprendront la réhabilitation du général macédonien. L'opération relevant clairement d'une défense, il est évident qu'ils ont eu recours au style judiciaire. D'autant que, si l'on en croit leurs déclarations et leurs objectifs, tels qu'ils les formulent dans leurs préfaces, c'est le judiciaire qui en réalité donne le ton dans leurs compositions : Bury se place d'emblée contre Démosthène, « ennemi déclaré de Philippe [qui] ne parle jamais de lui qu'avec le dernier emportement. Il emploie toute son éloquence à le rendre odieux, il altère et il falsifie les faits »⁵¹. Étendant les limites du judiciaire à leur maximum, l'auteur entreprendra même de défendre son Philippe en dénonçant, une par une, les accusations formulées par Démosthène dans la première *Olynthienne*, ce « monument authentique de la véhémence de cet orateur, de son animosité et de sa haine contre Philippe et du mépris avec lequel ces Républicains traitent les têtes couronnées »⁵².

Plus proche de l'esprit de Plutarque, Seran de La Tour ne s'est pas senti obligé de recourir à l'apologétique. Il s'est limité à exploiter le système de valeurs mis en œuvre par son maître antique pour réussir enfin à légitimer l'élévation de Philippe en exemple. Son argumentation se construit en effet à travers un très léger déplacement d'optique :

Il y a eu peu d'hommes dans l'antiquité plus célèbre que Philippe. On ne pourrait pardonner à Plutarque d'avoir négligé de nous donner sa vie, si l'on ne savait pas les raisons qui l'en ont empêché. Cet auteur était Grec, Philippe avait asservi sa patrie ; il semble que Plutarque étant né bon Citoyen, il n'en faille pas chercher d'autre.⁵³

En deux mots, ce n'est pas que Philippe ne soit pas assez grand pour gagner une place parmi les grands hommes de Plutarque, mais ce serait plutôt la partialité de Plutarque qui l'en aurait privé – Seran n'échappant à son traditionalisme en aucun de ces deux cas.

Pratique historique mais aussi rhétorique, les *Histoires* des grands hommes antiques sont un genre qui traverse le XVII^e et une grande partie du XVIII^e siècle. Malgré les différences apparentes entre les auteurs évoqués, il est devenu clair qu'à l'époque de la publication de l'*Histoire* de Richard de Bury la référence à Plutarque est un indice sûr du caractère conventionnel de ces œuvres qui peinent à suivre les évolutions survenues dans le champ historiographique proprement dit. En effet, face à un Voltaire qui déclarait sur tous les tons qu'« il n'est pas permis aujourd'hui d'imiter

⁴⁹ *Philippiques de Démosthène avec des remarques et une préface historique*, Paris, Cl. Barbin, 1701, v. I, p. 64.

⁵⁰ *Histoire ancienne des Égyptiens, des Carthaginois, des Assyriens, des Babyloniens, des Mèdes et des Perses, des Macédoniens, des Grecs*, Paris, Vve Estienne, 1740, t. VI, p. 482.

⁵¹ Richard de Bury, *Histoire de Philippe et d'Alexandre le Grand*, *op. cit.*, p. xi.

⁵² *Ibid.*, p. 60. Plus loin dans l'ouvrage « il est question de savoir, si ces défauts étaient aussi grands qu'on nous le dit, s'ils ont influé sur la conduite de Philippe, s'ils lui ont fait commettre des fautes préjudiciables à son honneur et à ses intérêts, et si s'abandonnant avec trop d'ardeur à la volupté, il a fait des actions qui aient terni sa gloire », *idem*, p. 179-180.

⁵³ Abbé Seran, *Histoire de Philippe*, *op. cit.*, p. viii-ix.

Plutarque »⁵⁴, Seran et Bury ne font que déguiser Plutarque en historien pour se livrer à une bataille d'arrière-garde dont l'issue était déjà connue. Évidemment, nous tenons là une explication probable du fait qu'au-delà de 1760 on cesse de publier *Vies* ou *Histoires* de nos trois héros antiques. En fait, après 1760, et ce paramètre est crucial pour la compréhension du phénomène dont il est question ici, on ne publie plus de *Vies* antiques du tout – la parution en 1777 de l'*Histoire du grand Pompée* de Pierre-Louis Moline n'étant que l'exception qui confirme la règle de la domination de la référence romaine sur la référence grecque⁵⁵.

Or, à l'époque, la biographie des *hommes illustres* était un genre doublement révolu. Premièrement, par son attachement à des principes d'écriture et d'évaluation stéréotypés. Et secondement par le fait que sa fonction principale, celle de procurer des modèles aux contemporains, avait été affaiblie. Dans ce cadre, la crise du genre des *Vies* pourrait être traduite comme une crise de l'imitation, voire comme une crise de leur fonction. Cette conclusion confirme de surcroît l'hypothèse sur l'affaiblissement des trois piliers du pouvoir de la persuasion classique : répétition, comparaison et généralisation n'étant plus opératoires, une nouvelle exemplarité surgit, héritière de l'enseignement pyrrhonien et ouverte sur celui des Lumières entraînant la chute des mondes antique et classique. Définitivement, la quête de qualités oratoires ne correspondait plus aux revendications politiques, sociales et culturelles d'une France entrée dans le tourbillon de la Révolution. Les *Vies*, genre *ancien*.

⁵⁴ *Le Siècle de Louis XIV*, t. II, *Œuvres Complètes*, t. 20, Paris, Firmin Didot-Werdet et Lequien, 1830, p. 121.

⁵⁵ Pour cette partie de la conclusion nous nous sommes appuyés sur la liste établie par Chantal Grell, *L'histoire entre érudition et philosophie. Étude sur la connaissance historique à l'âge des Lumières*, Paris, Presses Universitaires de France [coll. « Questions »], 1993, p. 292-295.